

L'évangile de la démocratie selon Castellucci

Le nouveau spectacle du créateur italien questionne les mots et impressionne encore par ses images

THÉÂTRE

MONTPELLIER - envoyée spéciale

Certains festivals ronronnent sur leurs acquis, d'autres vont de l'avant, à l'image du Printemps des comédiens de Montpellier, qui n'a cessé, depuis qu'il a été repris en main par Jean Varela, en 2011, de s'affirmer comme un lieu central pour la création en matière de théâtre in (ter) disciplinaire et de cirque. Le Printemps est devenu un rendez-vous incontournable aussi bien pour les spectateurs que pour les professionnels, les uns comme les autres goûtant la beauté du Domaine d'O et la douceur des soirées sous les pins et les cyprès du parc.

Cette édition 2017, qui a commencé le 30 mai et se poursuit jusqu'au 1^{er} juillet, offre un programme de haut niveau, sans prendre le spectateur de haut : Jean Varela – dont le nom serait presque une anagramme de Jean Vilar – s'inscrit pleinement dans l'idéal vilarien d'un théâtre d'art populaire.

Le Printemps s'est ouvert, le 30 mai, avec la formidable création d'Ariane Mnouchkine, *Une chambre en Inde*, qui était présentée pour la première fois en région, et avec le *Terabak de Kyiv* emmené par Stéphane Ricordel et les fracassantes Dakh Daughters ukrainiennes. Au cours de cette première quinzaine, on a pu voir aussi deux spectacles du Théâtre Dromesko, *Les Bas-Fonds*, de Gorki, mis en scène par Eric Lacascade, *Angelus Novus AntiFaust*, de Sylvain Creuzevault...

Pendant la deuxième quinzaine du Printemps, il y aura aussi *Songes et Métamorphoses*, le spectacle de Guillaume Vincent d'après Ovide et Shakespeare, Isabelle Huppert lisant le marquis de Sade et, en guise de coda et de cadeau de fin de festival, la dernière création de Christoph Marthaler, *Sentiments connus, visages mêlés*, présenté pour la première fois en France.

Entre ces deux jalons que sont Mnouchkine et Marthaler vient s'interposer, au milieu du festival, un autre grand créateur européen, l'Italien Romeo Castellucci : son *Democracy in America* est présenté à Montpellier également en première française jusqu'au samedi 17 juin, avant de venir à Paris dans le cadre du Festival d'automne.

Le titre, la référence à Tocqueville, peuvent laisser penser que Castellucci s'est lancé dans une réflexion politique en lien avec l'actualité notamment américaine. Il n'en est rien. Les spectateurs qui connaissent déjà le travail de l'ar-

tiste italien – et ils sont maintenant nombreux grâce au travail mené par le Festival d'Avignon et le Festival d'automne – savent que les thèmes de départ de ses créations n'apparaissent que de manière subliminale dans le résultat final.

D'une beauté époustouflante

Pas question donc d'illustrer le livre écrit par Alexis de Tocqueville en 1835 sur la formation des Etats-Unis d'Amérique. Tout se joue, ici, à un niveau plus profond, dans le point de rencontre entre les analyses de Tocqueville sur l'« égalité des conditions » entre humains et les origines puritaines de la démocratie américaine, et la recherche que mène Castellucci depuis toujours sur les sources tragique et grecque d'une part, chrétienne d'autre part, de la civilisation occidentale.

Que l'on se rassure, tout cela prend sur le plateau du théâtre une forme beaucoup plus concrète et surtout d'une beauté époustouflante, avec des images qui, comme toujours avec Castellucci, s'inscrivent sur la rétine de

D'austères fantômes noirs deviennent des chorus girls de comédie musicale, dénudées et délurées

manière indélébile. Tout commence – ou presque – de manière ludique, avec une bande de girls, majorettes ou soldates d'opérette en uniforme blanc, porteuses de bannière dont les lettres forment le titre *Democracy in America*. Puis les filles et les lettres se mélangent pour composer des anagrammes de plus en plus absurdes et drôles – car il y a de l'humour dans ce Castellucci-là, ce qui est assez nouveau –, jusqu'à celle-ci, que l'on laissera à la libre interprétation du lecteur : « camera demoniac cry ».

Romeo Castellucci, qui, comme à l'accoutumée, compose son spectacle en plasticien plus qu'en

homme de théâtre au sens classique du terme, enchaîne ensuite avec une séquence austère, forte, jouée avec un réalisme presque kitsch, que décale l'irréalité hypnotique qui baigne tous ses spectacles. La scène prend place dans une communauté de pionniers, chrétiens évangéliques, au tout début du XVIII^e siècle, et montre l'affrontement d'un couple.

Ravagée par la pauvreté sans nom qui les accable, par la solitude sans nom qu'elle éprouve vis-à-vis d'un dieu absent et indifférent au malheur des hommes, la femme a troqué leur petite fille, Mary, contre des outils agricoles et des semences. La scène, sans doute inspirée par Nathaniel Hawthorne, un écrivain que Castellucci fréquente assidûment, plonge dans les abîmes du blasphème, du sacrifice et de l'incarnation divine. « *Tu es trop peu* », lance la femme à ce dieu sans nom, sans mots, sans corps et sans âme.

Cette séquence purement théâtrale est enchâssée dans une série de visions mystérieuses et troublantes, qui mettent en route la pensée par la seule force

de l'image. D'austères fantômes noirs, femmes vêtues comme on l'était dans ces communautés évangéliques, deviennent des chorus girls de comédie musicale, pour le moins dénudées et délurées. D'étranges symboles apparaissent, des lettres, qui peuvent évoquer le grec ou l'hébreu, se forment et se matérialisent. De grands monochromes à la Rothko – à moins qu'ils n'évoquent le monolithe de 2001 : *l'odyssée de l'espace*, de Kubrick – naissent, comme un appel vers une autre dimension. Une frise sculptée, de style athénien, est apportée sur scène par des ouvriers, mais elle est en carton-pâte, creuse à l'intérieur...

Porté par la musique « mentale »

Chez Castellucci, l'image est un langage à l'égal des autres, qui ne sont pas négligés pour autant. Ce n'est évidemment pas un hasard si le spectacle s'ouvre et se ferme sur la question de la langue, du nom, des mots. Le metteur en scène évoque notamment la glossolalie, soit le fait de parler ou de prier à haute voix dans une langue ayant l'as-

pect d'une langue étrangère, inconnue de la personne qui parle, ou dans une suite de syllabes incompréhensibles. Et le spectacle se clôt par une scène entre deux Indiens qui constatent, en parlant des Blancs, que « leurs mots ne disent pas nos choses ».

Joué par une excellente distribution entièrement féminine, porté par la musique « mentale » de Scott Gibbons, *Democracy in America* permet à Romeo Castellucci de remettre sur le métier son éternel ouvrage, lui qui travaille et retravaille sans cesse la pâte de ses interrogations sur les rapports entre les mots et les corps, sur les relations entre la tragédie et la démocratie, nées indissolublement dans la Grèce athénienne. Qu'est-ce qu'un dieu, ou une démocratie, qui ne s'incarnent pas ? ■

FABIENNE DARGÈ

Printemps des comédiens, Domaine d'O, Montpellier. Jusqu'au 1^{er} juillet. Tél. : 04-67-63-66-66. Democracy in America, samedi 17 juin à 20 heures. Printempsdescomediens.com



« Democracy in America », de Romeo Castellucci.
GUIDO MENCARI